

*Séance du 15 juin 2015*

## **Réception d'Elysé LOPEZ**

### ***Promenade espagnole dans Montpellier***

Au moment d'être reçus dans la respectable Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, les nouveaux récipiendaires manifestent habituellement, dès le début de leurs discours, leur grande fierté et leur reconnaissance pour cette distinction qui les honore, et certains peuvent même, par modestie, aller jusqu'à douter du bien-fondé de leur élection. J'ai pu constater, à la lecture des discours colligés au fil des ans dans les archives de l'Académie que nombre de mes prédécesseurs avaient sacrifié à ce rituel d'humilité préliminaire, et vous pourrez comprendre qu'une certaine confusion ait pu me gagner en songeant à la faiblesse de mes propres mérites et à l'honneur de m'inscrire dans la longue chaîne des noms valeureux de ceux qui se sont succédés depuis près de deux siècles sur le 6<sup>e</sup> fauteuil de la Section Médecine de l'Académie.

J'exprime donc à mon tour ma gratitude envers mes collègues, de même que mon bonheur à l'idée de me compter parmi eux. Cette auguste Académie m'aura en effet accueilli avec chaleur au sein d'un lieu de réflexion et de culture, un havre de sérénité, situé en pleine ville mais loin de ses tracas et de ses tumultes, une docte thébaïde dont les réunions du lundi après-midi viennent rythmer un temps qu'ont cessé de dévorer les activités professionnelles, exercées pour ma part dans la radiologie, cette belle spécialité dont l'essor prodigieux au cours des dernières décennies, lui permet maintenant, au sein du monde médical, de rayonner et non plus seulement d'irradier.

J'ai aujourd'hui à formuler des remerciements envers tous ceux qui m'ont considéré avec bienveillance et dont certains m'ont donné l'envie de partager leurs valeurs. Mes pensées vont bien sûr d'abord à mes parents, modèles de dignité dans la défaite et l'exil, à mon épouse, nos enfants et leurs conjoints qui sont mon soutien permanent, à ma sœur, mon frère et leur famille, et à tous mes fidèles amis qui sont, pour mon bonheur, nombreux à m'accompagner dans la vie.

Mais ma reconnaissance va aussi à tous mes maîtres, depuis l'école primaire dans ce qui s'appelait alors à Montpellier l'Annexe Joffre du Lycée, au sein de l'ancienne citadelle, où enseignaient des hussards noirs de la République, comme Frantz Delande, le père de notre collègue Guy Delande, en passant par le Lycée de Garçons, alors situé dans les murs de l'ancien Collège des Jésuites qui abritent maintenant le Musée Fabre, où se révéla mon goût pour l'Histoire au contact d'un tout jeune mais déjà grand professeur, Gérard Cholvy, puis au Lycée Joffre tout neuf où le merveilleux Marcel Barral m'ouvrit aux plaisirs de la littérature, puis par la Faculté de Médecine et par les Hôpitaux de Montpellier où j'eus la chance de rencontrer des Maîtres dont plusieurs, à l'exemple de mon Maître le Professeur Daniel Grasset, ont siégé ou siègent dans cette Académie, que je dois d'avoir pu rejoindre, à mon ami le Docteur Etienne Cuénant à qui j'adresse par avance mes remerciements pour la réponse qu'il fera tout à l'heure à mes propos.

Je dois reconnaître qu'à l'idée d'affronter votre imposant aréopage, j'ai un peu tardé à prononcer ce discours de réception. Ma circonspection était d'ailleurs renforcée par l'absence d'un sujet de discours imposé qui aurait pu m'éviter tout recours hasardeux à mon imagination. En effet, par un concours de circonstances somme toute plaisant, je n'avais pas à faire l'éloge d'un collègue défunt ayant occupé avant moi le 6<sup>e</sup> fauteuil de la Section Médecine, puisque ce prédécesseur est le Docteur Bernard Serrou, admis à l'honorariat sur sa demande en 2013. Il se porte très bien et m'a même fait l'honneur de sa présence ce soir. Mais si j'avais attendu plus longtemps pour prononcer mon discours de réception, des esprits chagrins eussent pu soupçonner que je spéculais sur son état de santé pour qu'enfin un sujet de discours s'impose à moi de manière naturelle aussi bien que funeste.

Il était donc temps de me présenter devant vous et de prononcer un discours de réception qui ne serait pas un éloge funèbre. Dans ces heureuses circonstances les usages de l'Académie, rappelés par notre indispensable Secrétaire Perpétuel Philippe Viallefont, ces usages veulent que le thème du discours soit laissé à la convenance du récipiendaire mais que le propos, pour libre qu'il soit, reste académique. J'ai donc pensé à prononcer aujourd'hui et malgré tout un éloge, non bien sûr celui d'une personne, vous l'aurez compris, mais celui d'une ville : la ville qui a accueilli mes parents proscrits, celle où je suis né, où j'ai étudié et où j'ai exercé mon activité professionnelle, celle enfin dans le sol de laquelle j'ai pu enfoncer profondément des racines que les aléas de l'Histoire avaient laissées à nu.

C'est bien sûr de Montpellier dont je vais parler, certes comme bien d'autres ont pu le faire avant moi et certainement avec plus de talent, mais pas avec plus d'affection ni de reconnaissance. Et tenant compte de mes origines, c'est vers les résonnances entre ma ville natale et l'Espagne dont je suis issu, que j'orienterai mon propos, tentant ainsi d'esquisser le tracé vagabond d'une *Promenade espagnole dans Montpellier*, et mettant enfin un terme à ces prolégomènes personnels pour lesquels je demande toute votre indulgence.

\*  
\*   \*   \*

Il est à Montpellier un boulevard tracé sur l'emplacement des fossés de l'ancienne Commune Clôture qui enserrait la vieille cité, un boulevard que beaucoup considéraient comme le plus beau de la ville, et en tout cas le plus romantique, du moins jusqu'à ces temps derniers, car aujourd'hui il paie tribut à la modernité en supportant la construction d'une ligne de tramway. Je veux parler bien sûr du Boulevard Henri IV, avec ses magnifiques platanes, sa Tour des Pins et les perspectives qu'il offre sur le Jardin des Plantes, la Cathédrale Saint-Pierre et la façade de la Faculté de Médecine.

Quand nous étions étudiants, mes condisciples et moi montions ou descendions ce boulevard plusieurs fois par jour, au rythme des cours dispensés "en haut" dans la vieille Faculté, ou "en bas" à l'Institut de Biologie. Il advint qu'un jour, descendant le Boulevard après être passé sous l'Arc de Triomphe de Louis XIV, je m'arrêtai devant la Tour des Pins pour lire attentivement la plaque apposée sur sa façade. Cette plaque de marbre blanc, rédigée en occitan et gravée à l'initiative du Comité du Félibrige Montpelliérain, commémore la naissance du roi Jacques I<sup>er</sup>

d'Aragon à Montpellier et elle fût inaugurée en 1889 en présence de Monseigneur de Cabrières et de Frédéric Mistral. J'étais passé bien souvent devant elle sans lui prêter trop attention et je ne réalisai que ce jour là le paradoxe qui permettait d'honorer, à quelque mètres de distance, le roi Jacques Ier, symbole de la grandeur de la Couronne d'Aragon, et, en haut du boulevard, le roi Louis XIV qui, cinq siècles après, fit mettre définitivement à bas les derniers vestiges de ce royaume lors de la Guerre de Succession d'Espagne.

Ainsi une ville, Montpellier, pouvait avoir le génie de rendre hommage pratiquement dans le même espace au grand Roi d'Aragon qui vit briller au plus haut le soleil catalan, aussi bien qu'au Roi-Soleil français qui fit s'éteindre les derniers rayons de cet astre ibérique! Depuis ce jour je me suis attaché à rechercher partout dans ma ville natale les signes, les traces, les références qui puissent me rappeler de quelque façon que ce soit la terre de mes ancêtres dont m'avaient éloigné les convulsions de l'Histoire. En effet à Montpellier l'empreinte ibérique, pour profonde qu'elle soit, est restée discrète : contrairement à ses proches, Nîmes ou Béziers, notre ville n'a pas emprunté à l'Espagne – ou plutôt à l'Andalousie - une caricature de folklore exubérant à prétexte tauromachique qui envahit périodiquement ses voisines et farde artificiellement leur visage.

Vous le savez, Mesdames et Messieurs, la fondation de Montpellier a été tardive, et notre belle cité aura attendu qu'approche le deuxième millénaire pour voir enfin le jour, se singularisant ainsi des autres grandes villes du Midi, fières de leurs origines grecques ou romaines. Les rapports entre Montpellier et l'Espagne se sont donc déroulés – seulement, si j'ose dire – au cours des dix derniers siècles.

Il est vrai qu'en considérant la qualité particulière du site sur lequel s'est bâti Montpellier, posé sur des hauteurs favorables dominant un grand axe de passage entre Alpes et Pyrénées, entre Espagne et Italie, à peu de distance de la côte Méditerranéenne, une imagination féconde donnerait à penser que ce site ait pu dès l'Antiquité nouer des liens avec l'Espagne. On pourrait par exemple imaginer qu'Héraclès, le héros stakhanoviste et néanmoins mythologique, revenant du sud de l'Espagne, son dixième travail accompli, satisfait d'avoir élevé les deux colonnes éponymes de part et d'autre du détroit qu'on nommerait bien plus tard "*de Gibraltar*", et se dirigeant vers l'Italie, aurait pu faire paître sur les berges herbeuses du Lez le troupeau de bœufs qu'il poussait devant lui après l'avoir arraché à Géryon, roi des Tartessiens, ce peuple établi sur la côte de ce qui deviendra la Bétique puis l'Andalousie à l'embouchure du futur Guadalquivir.

On pourrait aussi, plus facilement cette fois, imaginer les haltes réparatrices que devaient s'accorder non loin de ce qui serait Montpellier, à Murviel ou à Substention, les légionnaires romains fourbus se rendant en Hispanie par la Via Domitia en contournant la colline qu'on nommera Puy Arquinel, le futur Peyrou. Pensons aussi à ces empereurs romains nés en Hispanie, Trajan, Hadrien, Théodose, comme à ces écrivains latins, Martial, Quintilien, ou Sénèque, natifs aussi d'Hispanie : n'auraient-ils pas, un jour, fatigués du long voyage qui les menait de leur pays natal vers la lointaine Rome, fait arrêter quelques instants leur convoi sous l'ombre propice d'un bouquet de cyprès au pied d'une des collines du futur Montpellier ? Et le poète Lucain, venant tout enfant de sa Cordoue natale et traversant notre Clapal alors vide de toute habitation, aurait-il pu, un beau matin, y

cueillir une fleur blanche de ce ciste que les botanistes nommeront un jour “*de Montpellier*” pour la serrer dans un rouleau de papyrus et la retrouver intacte bien plus tard à Rome, peu avant de s’ouvrir les veines?

Mais laissons là ces élucubrations qui nous font inventer des liens antiques entre l’Espagne et le site du futur Montpellier, et venons-en à des données historiques bien réelles. Depuis la Tour des Pins, remontons le Boulevard Henri IV, passons sous l’Arc de Triomphe et arrêtons-nous au pied des marches du Palais de Justice, construit au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur cet emplacement s’élevait le dernier château des Guilhem et le souvenir de cet édifice, bâti au point le plus élevé de la cité, nous permet d’évoquer la grande période espagnole de Montpellier.

Dès la fondation de la ville en 985, les Guilhem, Seigneurs de Montpellier, se sont rapprochés de la Maison de Barcelone, très puissante au plan militaire comme au plan culturel à partir du X<sup>e</sup> siècle autour de la Méditerranée occidentale. Guilhem V participe à la prise de Majorque sur les Maures aux côtés du Comte de Barcelone et quand, en 1137, Raymond Bérenger IV Comte de Barcelone s’unit à Pétronille d’Aragon, Guilhem VI de Montpellier assiste à ce mariage, véritable chef-d’œuvre politique qui permet d’accroître encore la puissance du Comté catalan.

Le point culminant du rapprochement de Montpellier avec la Couronne d’Aragon surviendra plus tard, en 1204, quand Marie de Montpellier, fille de Guilhem VIII épouse à 22 ans Pierre II le Catholique, Comte de Barcelone et Roi d’Aragon, amenant ainsi en dot la Seigneurie de Montpellier au Royaume d’Aragon qui la convoitait et mettant un terme à la dynastie des Guilhem. Ce mariage se déroule au Faubourg de la Saunerie dans la chapelle du cimetière de la Maison des Templiers, le Grand Saint Jean, située dans l’actuelle Rue Rondelet face à l’Eglise Saint Denis.

Pierre récompensera les Consuls de Montpellier qui l’ont aidé dans son ambition en leur accordant, en l’église Notre Dame des Tables, la Coutume qui va dès lors gérer la ville, combinaison pragmatique de droit coutumier et de droit romain. Longtemps en froid avec Marie, le Roi d’Aragon ne reviendra à Montpellier que deux ans plus tard, une révolte des bourgeois ayant détruit le château, et sa réconciliation avec Marie se concrétisera à Mireval. La tradition fait remonter l’invention de la danse locale “*du Chevalet*”, à l’entrée à Montpellier de Pierre d’Aragon portant Marie en croupe sur son cheval, et j’ai souvent assisté jadis à cette danse naïve qu’exécutaient les groupes folkloriques locaux, au son des fifres et des tambourins, sur la Place de la Comédie ou au Kiosque Bosc sur l’Esplanade.

De cette réconciliation naîtra le 1<sup>er</sup> février 1208 Jacques (Jaume en catalan), futur Jacques I<sup>er</sup> le Conquérant, au Palais de Tournemire situé au Plan Pastourel, à l’extrémité de l’actuelle Rue de l’Ancien Courrier proche de l’Argenterie. Dans sa communication à l’Académie, en 2013, le Recteur Christian Nique fit pièce à la légende savoureuse qui faisait relever la conception de Jacques I<sup>er</sup> d’un quiproquo nocturne digne de Marivaux, instrumentalisé par la Reine Marie et les Consuls de Montpellier en raison du peu d’entrain génésique manifesté par le roi Pierre II envers son épouse légitime.

Marie va mourir à Rome en 1213, la même année que Pierre, tué à la bataille de Muret face aux troupes de Simon de Montfort, cette défaite ruinant les derniers espoirs d’un état occitano-catalan, méditerranéen et pyrénéen, qui aurait pu s’étendre de l’Ebre à la Garonne et au Rhône et dont Montpellier eût été une des capitales. A

cette époque Montpellier vit un véritable âge d'or et ses consuls jouissent d'une indépendance de fait, sous la protection de l'évêque de Maguelone. Jacques Ier allait se tailler un empire méditerranéen mais c'est à Montpellier, considérée par lui comme "*une des meilleures villes du monde*" que son épouse Yolande de Hongrie donnera naissance à son fils cadet le futur Jacques II qui recevra Montpellier, le Roussillon et Majorque à la mort de son père en 1276. Malgré la reconstruction du château des Guilhem, les rois de Majorque préférèrent séjourner dans leur palais de Perpignan et il est peu probable que soit justifiée la dénomination de "*Palais des Rois d'Aragon*" ou "*des Rois de Majorque*" donnée par tradition à des immeubles anciens situés à Montpellier entre la Rue de l'Argenterie et la Place Saint Ravy.

Le dernier roi de Majorque, l'ombrageux Jacques III, en guerre avec la Barcelone de ses cousins, se réfugia à Montpellier qu'il finit par vendre au Roi de France Philippe VI pour 120 000 écus d'or, en avril 1349, mettant ainsi un terme à cette période espagnole de Montpellier et à son fonctionnement politique singulier.

Cette période de deux siècles s'étendant de la moitié du XII<sup>e</sup> à la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle correspond à l'apogée du Montpellier médiéval, sous les derniers Guilhem d'abord, puis au sein des Royaumes d'Aragon et de Majorque. Il faut imaginer ce qu'était alors cette ville, l'une des plus peuplées et prospères d'Occident, l'une aussi des plus ouvertes et accueillantes, où coexistaient en bonne intelligence ces deux suzerainetés, Montpellier, terre des Seigneurs, et Montpelletet, terre d'Evêque, abritées derrière leur Commune Clôture, avec leurs petites rues protégées par leur étroitesse du soleil, trop généreux en été, et du vent, trop brutal en hiver. Autour de Notre Dame des Tables, dont on adorait la Vierge Noire, et au pied de son clocher, l'Aiguille, le cœur battant de la cité, une foule bigarrée se pressait devant les tables richement fournies des marchands offrant les couleurs et les senteurs des nombreux produits des maraîchers, des bouchers, et des artisans locaux, comme de ceux venus des marchés de France, d'Italie et d'Espagne, ou de ceux, comme les épices, venus d'Afrique et d'Asie par le port de Lattes. Dans ces rues bariolées se mêlaient à l'occitan vernaculaire, le catalan, très proche de lui, la langue d'oïl des marchands venus du nord, le castillan d'une partie des aragonais, l'arabe des marchands et des médecins sarrasins, l'hébreu et le judéo-espagnol des juifs chassés d'El Andalus, le latin du clergé et des lettrés, et tous les parlars européens des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle et des nombreux étudiants étrangers attirés par la ville, faisant ainsi de Montpellier une véritable Babel médiévale.

Avec le recul que permet le passage du temps, je me plais aujourd'hui à penser que le spectacle qui s'offrait aux passants d'alors ne devait pas être très éloigné de celui que j'ai connu, émerveillé, dans ma toute petite enfance au début des années cinquante, dans les quartiers populaires d'un Montpellier qui était encore une petite ville méridionale et n'avait pas connu l'explosion démographique et les transformations qui la modifièrent plus tard. Dans ces années d'après guerre, on pouvait en effet entendre sur ces places et dans ces rues, au Pila Saint Gély ou rue de l'Aiguillerie, sur le tracé de l'ancien Camin Roumieu parcouru jadis par les Jacquets qui se rendaient en Galice ou qui en venaient, comme dans les ruelles qui convergent vers les Halles Castellane, ou comme sur le marché qui se tenait trois matins par semaine sur la Place Jean Jaurès, là même où s'élevait Notre Dame des

Tables, on pouvait donc entendre dans tous ces lieux si animés, le même parler occitan qu'on y entendait du temps des Rois d'Aragon et qui était encore largement pratiqué, en particulier par les plus anciens.

De Notre Dame des Tables, et depuis sa destruction sous la Terreur, seule subsiste aujourd'hui une émouvante crypte souterraine. Et comment rendre meilleur hommage à cette église disparue qu'en évoquant, parmi tous ceux qui la fréquentèrent en cette époque aragonaise, trois personnages hors du commun, trois espagnols, un philosophe, un religieux et un médecin, qui, ensemble, incarnent le flamboiement intellectuel que connut Montpellier à son âge d'or.

Le premier de ces personnages, le grand religieux espagnol, est Dominique dit de Guzman, le futur Saint Dominique né près de Burgos en 1170. Accompagnant son évêque Diego d'Osma au sein d'une délégation mandatée par Alphonse VIII de Castille, grand père du futur Saint Louis, et revenant de Rome, en mars 1206, comme l'a évoqué tout récemment le Président Michel Voisin lors de la réception du Frère Bergeret, Dominique s'arrête à Montpellier devenu depuis peu aragonais pour participer à un synode d'évêques cisterciens avec les légats du Pape Innocent III, Arnaud Amaury, Pierre de Castelnau et Raoul de Font-froide, afin de dresser le bilan de leurs actions dirigées contre le catharisme. Ce synode se tient au palais qu'occupe à Montpellier l'Evêque de Maguelone Guillaume d'Autignac, rue Salle-l'Evêque, sur l'emplacement de l'actuel Hôtel de Grave qui abrite aujourd'hui la DRAC. Dominique et Diego persuadèrent leurs interlocuteurs découragés d'adopter l'austérité exemplaire qui réussissait à leurs adversaires. C'est à la suite de cette célèbre rencontre que Dominique persévéra seul et s'investira dans une prédication itinérante à l'origine de l'Ordre des Prêcheurs fondé voilà tout juste 800 ans et dont on peut donc dire que le Montpellier de Pierre II d'Aragon fût le berceau ou du moins l'incubateur.

Le second personnage ibérique, un grand philosophe, est bien sûr Raimon Llull, dont le Chanoine Masset traça la biographie en 1987 pour l'Académie. Né vers 1235 à Majorque, ce visionnaire hyperactif écrivit en latin, en arabe, et en catalan, de multiples ouvrages philosophiques et théologiques inspirés par une veine humaniste. Il parcourut pendant un demi-siècle nombre de pays d'Europe et du Proche Orient mais c'est à Montpellier où il effectua plusieurs très longs séjours qu'il rédigea ses œuvres essentielles, en introduisant la pensée mystique dans la philosophie et la théologie de son temps. Qualifié de "Docteur illuminé", cet utopiste généreux poursuivra toute sa vie son débat passionné avec le monde musulman jusqu'au sacrifice suprême, en 1315 avec sa lapidation en Tunisie. "*Montpelliérain certes d'occasion mais surtout de cœur*", selon Masset, il aimait notre cité pour son calme, propice à la réflexion et l'écriture, et pour le brassage intellectuel qui animait alors cette "ville-monde" où s'épanouissaient toutes les cultures méditerranéennes.

Le troisième personnage de cet âge d'or montpelliérain, cette fois un célèbre médecin, est Arnaud de Villeneuve – le catalan Arnau de Vilanova – qui a donné son nom à un de nos hôpitaux et dont l'histoire a été contée à l'Académie par le Professeur Jean-Paul Sénac en 2006. Né en 1240, vraisemblablement à Valence, éduqué à Barcelone puis reçu "Maître es-arts" à Paris, il étudia la médecine à la Faculté de Montpellier dont il fût dix ans le Régent. Voyageant sans cesse entre Montpellier, Barcelone et Paris, devenu médecin des Rois d'Aragon et des Papes,

Arnaud rédigea une œuvre médicale et théologique considérable et déploya une activité d'ambassadeur des Rois d'Aragon. Il travailla à Montpellier avec son compatriote Raimon Llull et on lui devrait plusieurs découvertes chimiques comme la première distillation de l'alcool médicinal, "*l'eau ardente de Maître Arnaud*". Mort en 1313 dans un naufrage au large de Gênes, Arnaud de Villeneuve incarne pour la postérité le personnage du médecin érudit, parlant latin, arabe et hébreu comme occitan, catalan et langue d'oïl, sentant certes un peu le soufre du fait de ses prophéties et de ses activités d'alchimiste, mais ayant porté haut dans toute l'Europe la réputation de l'École de Médecine de Montpellier.

Ces trois grands personnages espagnols ont donc vécu à Montpellier sous les Rois d'Aragon. C'est à cette même époque que fût mis en œuvre à Montpellier le premier contrôle scientifique de l'exercice de la médecine grâce à Jacques Ier qui le réglementa par décret et l'interdit "*à toute personne, homme ou femme, chrétien ou juif, qui n'aurait pas été préalablement examinée par l'École de Médecine*". Montpellier eût dès lors un rôle majeur dans la diffusion des savoirs médicaux au sein du royaume d'Aragon.

En se promenant aujourd'hui dans notre ville, dont le quartier Antigone est l'œuvre du célèbre architecte barcelonais Ricardo Bofill, on peut relever de nombreux noms de rues qui attestent des liens que Montpellier a tissés avec la Catalogne et l'Espagne. En 1908, à l'occasion des fêtes organisées pour la célébration du septième centenaire de la naissance de Jacques Ier, les noms de Catalogne, de Barcelone et de Tarragone furent donnés à trois rues de Montpellier et en parallèle, la ville de Barcelone baptisa la rue du Languedoc et la rue de Montpellier. Plus tard furent baptisées dans notre ville les rues du Tibidabo, de Montjuich, de la Costa Brava, et d'autres villes d'Espagne comme Saragosse, Salamanque, Lérida, Cadix et Valence. Mais il n'existe pas à Montpellier de rue de Madrid, sinon depuis peu un carrefour de Madrid à Odysseum, alors qu'on trouve depuis longtemps à Madrid une rue de Montpellier, au sud-est du centre de la capitale, dans le quartier de Moratalaz.

C'est sur le versant nord de la colline de Montpelliéret qu'une petite rue dénommée "de Girone" symbolise le mieux les liens tissés avec l'Espagne en abritant le très ancien Collège de Girone dont l'histoire fût contée par notre confrère Louis Dulieu. A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, la ville universitaire attire les étudiants de toute l'Europe et des Collèges sont fondés pour faciliter leur séjour. Il en est ainsi du Collège de Girone, situé à l'angle des actuelles rues Germain et Urbain V, non loin du premier Collège Royal de Médecine, bâti près de l'Eglise Saint Mathieu, dont les locaux seront ensuite occupés par l'École de Pharmacie et abritent aujourd'hui La Panacée. C'est de Gérone, cette belle ville catalane dont le vieux centre historique et son quartier juif rappellent étonnamment certaines rues du vieux Montpellier, c'est de Gérone donc qu'était originaire un médecin, Joan Bruguera qui, ayant étudié à Montpellier et s'y étant fixé, fonda le Collège de Girone en 1468, et le dota de deux bourses, à l'intention des étudiants de Gérone qui viendraient étudier la médecine à Montpellier. La Fondation Bruguera perdurera avec des fortunes diverses et continuera d'héberger des étudiants en médecine catalans jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quittons Montpelliéret et le quartier de l'ancienne Université médicale pour nous rapprocher de celui des anciennes Ecole de Droit et des Arts situé sur le versant ouest du Puy Arquinel, la colline du Peyrou. L'enseignement du Droit, aussi ancien à Montpellier que celui de la médecine, attira des noms prestigieux qui sont tous maintenant des noms de rues ou de places de Montpellier, comme ceux de Placentin, de Pétrarque, de Guillaume de Nogaret, de Guillaume Grimoard le futur pape Urbain V, ainsi que de l'aragonais Pedro Martinez de Luna, ou Pedro de Luna, qui enseigna à Montpellier le droit canonique avant d'être nommé cardinal puis, en 1394, pape en Avignon sous le nom de Benoît XIII. Considéré plus tard comme antipape, il se retira en Espagne à Peniscola près de Valence.

Au Puy Arquinel, l'Ecole de Droit voisinait avec le Couvent de Notre Dame de la Merci dont la chapelle, vouée ensuite à la Sainte espagnole Eulalie, reste encore l'église des étudiants en Droit et de l'Ordre de Malte.

L'Ordre de la Merci, à l'origine destiné au rachat des chrétiens captifs des musulmans, fût fondé avec l'aide de Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon et de son confesseur le catalan Raymond de Penyafort. Les Mercédaïres s'implantèrent à Montpellier dès 1240 et leur congrégation enseignante, à la lointaine origine espagnole, y est toujours bien connue et très active au Plan Cabanes où elle a éduqué un très grand nombre de jeunes montpelliéraines.

Si nous repassons sous l'Arc de Triomphe, construit par d'Aviler en 1693 sur l'emplacement de l'ancienne porte de l'Estude, la lecture de l'inscription latine gravée sur son attique nous rappelle la paix rétablie après 40 années de guerres par le Roi Louis XIV dont la statue équestre domine la toute proche place royale du Peyrou, d'où elle désigne de sa main droite menaçante la direction de l'Espagne. Les espagnols font en effet partie des peuples évoqués dans cette inscription par les termes latins : "*dissociatis, repressis, conciliatis*" qu'on peut traduire, si l'on est un latiniste pacifique comme notre collègue le Recteur Michel Gayraud, en "*séparés, contenus et attachés*" mais qu'un latiniste guerrier ou simplement réaliste pourrait aussi traduire par les termes moins paisibles de "*brisés, vaincus et soumis*".

Sous cet Arc de Triomphe passa, le 5 décembre 1702, le Roi d'Espagne Philippe V de Bourbon qui revenait de guerroyer en Italie, et entra dans Montpellier pour loger au Palais Vieux chez le Président de la Cour des Comptes Philibert Bon avant de gagner Pézenas puis l'Espagne. Un an auparavant, sa toute jeune épouse de 13 ans, la Reine Marie-Louise de Savoie, se rendant en Espagne après son mariage, passait à Montpellier par la même porte pour loger aussi au Palais Vieux en compagnie de la célèbre Princesse des Ursins, l'intrigante veuve chargée par Madame de Maintenon de contrôler le jeune couple royal d'Espagne au mieux des intérêts de Versailles.

En effet, pour imposer son petit-fils Philippe, Duc d'Anjou, sur le trône d'Espagne après le dernier Habsbourg, Louis XIV avait déclenché en 1701 la Guerre de Succession d'Espagne qui dura 14 ans et vit s'affronter les nations européennes alliées contre la menace d'hégémonie française que représentait l'accession d'un Bourbon au trône de Charles Quint. Le peuple espagnol fût la première victime de ces affrontements qui se déroulèrent en grande partie sur son sol, même après le Traité d'Utrecht de 1712. Après le désengagement des Anglais et des Autrichiens, et au terme d'un siège féroce, les troupes françaises entrèrent le 11 septembre 1714 dans une Barcelone qui avait pris le parti des Habsbourg contre le Madrid du

Bourbon Philippe V. Les derniers privilèges catalans furent abolis et le particularisme administratif hérité du Royaume d'Aragon remplacé par un colbertisme centralisateur peu adapté à la culture espagnole.

Le peuple catalan, et avec lui tout le peuple espagnol dont le Siècle d'Or était encore dans les mémoires, constituait désormais un de ces peuples "*brisés, vaincus et soumis*" mentionnés sur l'attique de notre Arc de Triomphe.

Philippe V s'était entre temps remarié avec Elisabeth Farnèse et en 1731 leur fils, le prince Don Carlos, futur Charles III – dont le montpelliérain Jean Ranc peindra un beau portrait à Madrid – et qui se rendait en Italie pour prendre possession du Duché de Parme, s'arrêta aussi à Montpellier où il entra par la même Porte du Peyrou.

Et pendant ce temps, de l'autre côté des Pyrénées qui se dressaient toujours à l'identique en contredisant l'imprudente annonce d'un ambassadeur d'Espagne ayant affirmé bien vite leur disparition, pendant ce temps donc, continuait la lente descente aux enfers du peuple espagnol.

En retournant vers Montpelliéret, nous passons par la Place de la Préfecture dont le seul souvenir espagnol, celui là plus récent, est la rencontre qui s'y déroula le 13 février 1941, entre le Maréchal Pétain et le Généralissime Franco qui revenait de Vintimille où il s'était entretenu avec son ami le Duce Mussolini. Vous comprendrez que je presse un peu le pas en traversant cette place, mais sans ressentiment envers quiconque. La France connaissait à son tour des heures très sombres et les enfants de ceux qu'elle avait accueillis en 1939 dans des circonstances si difficiles ne sont pas les mieux placés pour lui faire des reproches.

A Montpelliéret, sur les bords de l'Esplanade, se dresse le bel Hôtel de Massilian, qui abrita d'un côté le Musée Fabre et de l'autre la Bibliothèque Municipale avec, au rez-de-chaussée, la Bibliothèque de la Jeunesse dont je fus longtemps le fidèle abonné. Cet Hôtel communique maintenant avec son voisin l'ancien Collège des Jésuites qu'occupa de 1804 à 1959 le Lycée de Montpellier. Le regroupement de ces édifices et leurs récents aménagements ont fait du Musée Fabre un des plus beaux musées de province. Il abrite une douzaine environ d'œuvres d'origine espagnole et parmi elles des tableaux de *Ribera*, de *Murillo* et de *Zurbaran* qui non seulement sont la preuve de l'extraordinaire qualité de l'art pictural espagnol autour du Siècle d'Or mais qui illustrent aussi, par leur thème religieux, le message d'une foi catholique triomphante qu'adressait au monde la Contre Réforme espagnole après le Concile de Trente. Malheureusement, ces œuvres témoignent aussi, en raison de leur parcours singulier jusqu'à Montpellier, de ce que fût le destin dramatique de l'Espagne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, fait de massacres, de désastres et de renoncements.

De 1808 à 1812 la funeste Guerre d'Indépendance déclenchée par Napoléon mit l'Espagne à feu et à sang. Entre autres exactions, les troupes françaises pillèrent les œuvres d'art des monastères, des églises et des résidences aristocratiques. A leur tête le Maréchal Soult mit à sac l'Andalousie et surtout Séville, au prétexte d'alimenter le futur *Musée Joséphin* de Madrid et le futur *Musée Napoléon* de Paris. Lors de la retraite le produit des pillages fût ramené en France et alla pour partie composer la Galerie espagnole du Louvre, tandis que de nombreuses autres œuvres séjournèrent dans des collections privées, dont la plus riche était bien sûr celle de Soult,

avant d'être vendues et dispersées. Dans les décennies qui suivirent la Guerre napoléonienne, l'Espagne à la dérive, en proie à des désordres politiques, sociaux, et économiques majeurs, vendra à deux reprises (en 1836 et en 1855) une grande partie des biens d'église qui avaient échappé aux pillages. Par ce biais arrivèrent en France d'autres œuvres d'art qui auraient normalement du rester au sein du patrimoine espagnol.

Ainsi, les œuvres espagnoles du Musée Fabre de Montpellier procèdent toutes, chacune selon des circuits commerciaux différents, de cette double spoliation, l'une subie et l'autre sacrificielle.

- Deux des tableaux issus des pillages furent achetés en Italie par François Xavier Fabre qui en fit don ensuite à Montpellier. Ce sont ceux de **José de Ribera** le valencien qui fit carrière à Naples où les italiens l'appelaient le *Spagnoletto* et où il s'inscrivit dans le courant caravagiste. Dans sa *Sainte Marie l'Egyptienne* il exprime la force d'une ascèse très espagnole qui brûle dans le regard de l'ancienne courtisane dont le corps s'abandonne à une lente mortification, démontrant ainsi le triomphe de l'esprit sur la chair. De l'autre tableau de Ribera, sa magnifique *Tête d'Apôtre*, se dégagent la sérénité et le détachement de celui qui vient d'accepter de mourir pour sa foi.

- Ayant emprunté un autre circuit, un tableau attribué à **Murillo** – ou du moins à son école - procède du legs effectué par le médecin militaire Puech - Cazelles : il s'agit de *La Madeleine*, dans lequel le peintre réussit à saisir l'extase de la pénitente implorant le ciel, les cheveux dénoués, adossée à une pierre où sont posés un crâne et un crucifix.

- Deux tableaux du ténébriste **Zurbaran**, peints vers 1635, proviennent certainement d'un des nombreux couvents de Séville, et furent achetés par le Musée Fabre lors de la vente Soult qui dispersa en 1852 les rapines du Maréchal d'Empire. Le premier est *L'Ange Gabriel*, représenté sous les traits d'un adolescent blond, marchant avec grâce, les yeux levés au ciel, comme pénétré de l'annonce qu'il va faire à Marie. L'autre œuvre de Zurbaran est sa fameuse *Sainte Agathe*, dans laquelle la jeune martyre sicilienne, encore vêtue de ses beaux atours, porte sur un plateau ses seins mutilés. Comme l'écrivit dans un poème que lui consacra Paul Valéry, visiteur fidèle du Musée Fabre dont il admirait tant ce tableau, elle présente ainsi à tous, en offrande consentie à sa foi, "*ses seins, ses doux seins, faits à l'image de la terre*".

La destinée des tableaux espagnols du Musée Fabre illustre donc ce que fût pour l'Espagne la période napoléonienne en termes de malheurs et de ravages. D'autres témoignages indirects de Napoléon existent bien à Montpellier, comme ceux du séjour et de la mort de son père Charles Bonaparte, de la naissance ou de l'éducation de ses ministres Cambacérès, Daru, ou Chaptal, et même de celle qui aurait été son ultime amante, Albine de Montholon, née Vassal, reposant dans la crypte de la Chapelle des Pénitents Bleus, Rue des Etuves. Mais les seuls personnages montpelliérains de la période impériale qui aient un rapport direct avec l'Espagne, sont ces généraux d'Empire qui, malheureusement pour les espagnols, s'illustrèrent dans sa Guerre d'Indépendance : Claparède, natif de Gignac, et Lepic, né à Montpellier, dont le nom a été donné à une caserne aujourd'hui désaffectée où, ironie de l'Histoire, j'effectuai comme médecin une partie de mon service militaire.

En sortant du Musée Fabre, nous gagnons les allées de l'Esplanade. L'une d'elles a été baptisée il y a une vingtaine d'années du nom des Républicains Espagnols. Elle rejoint le Corum où fût donné en 2011 le *Pessebre*, ce bel oratorio de Pablo Casals, composé sur un poème d'un autre catalan, exilé comme lui, Joan Alavedra, le grand-père de notre consœur Gemma Durand.

Rejoignons la Place de la Comédie où se presse la foule. Sur cette place, lors de ses nombreux séjours à Montpellier au début du siècle dernier, Valery Larbaud dont François-Bernard Michel évoqua le souvenir en 2009 pour l'Académie, Valery Larbaud, l'auteur de *Fermina Marquez*, grand amoureux de l'Espagne et de ses écrivains comme l'alicantin Gabriel Miro ou le madrilène Ramon Gomez de la Serna, le subtil et délicat Valery Larbaud, aimait à flâner autour des Trois Grâces dont il vénérât l'immarcescible beauté et qu'il tenait pour les trois plus jolies filles de la ville.

C'est là que trône en majesté l'Opéra de Montpellier, ce grand vaisseau de pierre où l'on donne aujourd'hui en matinée – pardonnez cette licence - *Les Noces de Figaro*. Sur la scène, le *Comte Almaviva*, Grand d'Espagne, exerce son odieuse tyrannie sur son entourage au son de la musique enchanteresse de Mozart, composée sur un livret que Da Ponte a tiré de la pièce de Beaumarchais qui, depuis son célèbre *Barbier de Séville*, a choisi par prudence de situer en Espagne sa critique de l'immoralité d'une aristocratie à la dérive. Et le génie de Mozart parvient – peut-être involontairement – à exprimer le malheur du petit peuple espagnol dans la triste cavatine chantée par une *Barberine* qui, bien plus que la perte d'une simple épingle, pleure celle de ses illusions, tandis que gronde la révolte, annoncée par les accents menaçants du chant de Figaro.

Parmi les opéras écrits fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup>, les plus souvent donnés à l'Opéra de Montpellier sont, avec *Les Noces de Figaro* de Mozart, le *Barbier de Séville* de Rossini sur un livret tiré aussi de Beaumarchais, et le *Don Giovanni* de Mozart sur un livret de Da Ponte inspiré de Molière et de Tirso de Molina. Le personnage du sévillan *Don Juan* permet d'aborder un des mythes de l'imaginaire occidental, celui du "latin lover", séducteur compulsif et libertin subversif, tandis que les personnages de *Leporello* et surtout *Figaro* incarnent un des stéréotypes espagnols les plus connus, celui du héros picaresque, cette figure populaire de débrouillard sympathique que Lesage exploita dans son *Gil Blas*, et dont l'archétype fût le *Lazarillo de Tormes*.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> et pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, mais surtout après l'éclosion du romantisme, la doxa des auteurs de livrets d'opéra et des écrivains qui les ont inspirés, tend à faire de l'Espagne un cadre exceptionnel pour son exotisme et l'excès des sentiments qu'on prête à ses habitants. Une véritable "hispanomanie" s'emparera longtemps des intellectuels français dont beaucoup iront visiter l'Espagne avec une curiosité d'entomologiste se penchant sur une fourmilière, avec leur bonne conscience apollinienne fascinée par l'agitation dionysiaque d'un peuple certes voisin mais si différent d'eux. A cette mode succomberont ainsi Chateaubriand, Hugo, Dumas, Mérimée, Théophile Gautier, ou plus tard le Baron Davillier, petit-fils d'un banquier de Montpellier, qui publie en 1873 "*L'Espagne*" dont le texte sera magnifiquement illustré par Gustave Doré.

Plusieurs fois donnés à Montpellier depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, certains des opéras les plus célèbres de Verdi se déroulent aussi en Espagne et leurs livrets s'inspirent de cette fameuse Légende Noire qui colle à la peau du peuple espagnol

comme une tunique de Nessus: *Don Carlo*, basé sur l'intransigeance de Philippe II et sur son fanatisme religieux exacerbé par l'Inquisition, *Le Trouvère* qui met aux prises de gentils bohémiens et de méchants aristocrates au sein d'une obscure histoire, très espagnole, de malédiction et de vengeance, et *La Force du Destin* illustrant le fatum tragique qui frappe de nobles amants, jouets d'évènements qui les dépassent au sein d'une société espagnole corsetée.

Mais c'est avec la *Carmen* de Bizet, l'opéra le plus souvent donné à Montpellier comme d'ailleurs partout dans le monde, que la représentation de l'Espagne tourne presque à la caricature. Heureusement, la musique géniale de Bizet emporte tout et on doit reconnaître l'habileté du livret de Meilhac et Halévy, inspiré de Mérimée, qui bien qu'utilisant les clichés les plus éculés de l'exotisme espagnol (la gitane, le torero, le bandit d'honneur, tous aux prises d'un hubris typiquement ibérique), réussit à les recycler au sein de grands mythes universels : celui de la femme libre, double inversé de *Don Juan*, celui de la force de la passion amoureuse, et celui de l'éternelle dualité Eros-Thanatos.

Il reste enfin un personnage illustre de la littérature espagnole, l'extraordinaire créature de Cervantès, l'Ingénieux hidalgo *Don Quichotte*. Il servit de thème à un bel opéra de Massenet, qui avait déjà mis en scène *Le Cid*, autre personnage fameux du panthéon espagnol. *Le Don Quichotte* de Massenet fût composé en 1910, et fût donné à l'Opéra de Montpellier en 1913 puis pour la dernière fois en 1932. Il met en scène cet hidalgo illuminé, lecteur compulsif de romans de chevalerie d'un autre temps, *Alonso Quijano*, *Don Quichotte*, qui campe pour l'éternité l'archétype du rêveur idéaliste, épris d'absolu et de justice, passant pour fou pour son déni de la réalité et pour son refus d'admettre l'injustice et la cruauté consubstantielles de l'Espagne dans laquelle il vit, mais qui continue, aujourd'hui encore, de nous poser la question essentielle de savoir qui est le plus fou, celui qui accepte le monde tel qu'il est ou celui qui refuse de s'y conformer. Et à ses côtés, trotinant sur sa mule, son fidèle écuyer, *Sancho Pansa*, incarne, comme après lui *Sganarelle-Leporello*, ce peuple espagnol résigné, qui accepta longtemps d'adhérer au délire de grandeur et de gloire de ses maîtres plutôt que de les ramener à la raison et à une réalité qui les ferait enfin entrer, tous ensemble, dans la modernité.

Le spectacle est maintenant terminé à l'Opéra de Montpellier. Le *Comte Almaviva* a été confondu, comme avait été châtié le sulfureux *Don Juan*, pour préserver la morale sourcilleuse de l'Espagne et de son austère *Commandeur*. Il faut maintenant quitter notre fauteuil et regagner la Place de la Comédie et son tumulte. Mais en m'attardant dans le hall de l'Opéra au pied de la statue des Trois Grâces qui s'abritent là des intempéries, et avant de retrouver leur réplique installée sur la fontaine de la place, il semble que défile devant moi la cohorte fantastique de ces grands personnages espagnols dont beaucoup ont été mis en scène à l'Opéra de Montpellier, et qui font remonter à la surface toute une mémoire enfouie sous mon éducation française :

La mémoire exaltée du *Cid Campeador*, chevauchant sans repos pour la Reconquête de l'Espagne, et celle, désespérée, de *Boabdil*, le dernier roi maure, fuyant en pleurs sa Grenade perdue.

La mémoire des grands mystiques, *Thérèse d'Avila*, *Jean de la Croix*, *Ignace de Loyola*, et celle de *Federico Garcia Lorca*, le poète martyr.

La mémoire d'un conquistador halluciné s'enfonçant dans l'Amazonie en quête de l'Eldorado, et celle d'un vieil hidalgo austère enterrant à Tolède son ami le *Comte d'Orgaz*, et posant en fraise empesée et habit noir dans un tableau du Gréco.

La mémoire d'un guérillero défiant, bras écartés, sur un tableau de Goya, les balles d'un peloton de soldats français au soir d'un trois mai à Madrid, et puis la mémoire d'un milicien républicain, fauché par une balle, bras écartés aussi mais lui le fusil à la main, dans une sierra désolée près de Cordoue, figé pour l'éternité sur une photographie en noir et blanc de Robert Capa.

L'évocation depuis Montpellier de tous ces drames et de ces violences, de ces souffrances et de ces malheurs, de toutes ces larmes et de tout ce sang, versés au long des siècles sur cette terre habitée par "*Le sentiment tragique de la vie*" dont parle si bien Miguel de Unamuno, mais habitée aussi par cet orgueil et par cet espoir qui permettent à son peuple de tenir debout, de réfuter sa légende noire et de croire en l'avenir.

C'est sur la place de la Comédie, écrasée de soleil et animée par une foule joyeuse, sur cette grande place méditerranéenne où bat le cœur de ma ville natale, sur cette place où, à Montpellier, tout commence et tout finit, que s'achève ma promenade vagabonde à la recherche des nombreuses mémoires espagnoles qui résonnent au long des rues et des venelles de la ville qui m'a éduqué.

Et c'est ici, tout près de ma vieille Faculté de Médecine, au moment d'être reçu avec fierté dans la prestigieuse Académie des Sciences et Lettres de Montpellier que je veux dire tout mon amour pour cette métropole cosmopolite et tolérante qu'ont aimé avant moi des espagnols comme Raymond Lulle et Arnaud de Villeneuve, bien avant que ne l'aient aussi Molière, Valery Larbaud, Paul Valéry et même, quoique par intermittence, Stendhal.

C'est ici, à quelques pas de l'Hôpital Saint-Charles qui me vit tout jeune étudiant, que j'ai tenu à exprimer ma gratitude pour cette cité qui m'a accueilli de façon si naturelle et dont j'ai tenté de faire un peu mienne la culture millénaire.

## Réponse d'Etienne CUÉNANT

Vous m'avez souvent confié votre répulsion pour les onguents. Je vous comprends. Toutefois, nous sommes ici à l'Institut de Botanique et de fait dans ce Jardin des Plantes au cœur même de l'invention de la Thériaque qui ajouta beaucoup à la gloire médicinale de Montpellier puisque la potion était célèbre dans l'Europe entière. Vous savez que cet électuaire était avant tout destiné à la consommation orale, mais on l'utilisait aussi additionné d'eau de vie ou de miel en embrocation ou en baume pour un usage externe.

Par tradition notre Académie pratique l'éloge à nos disparus, où l'on n'hésite pas à frictionner leur mémoire. Pour cela, chaque récipiendaire use de son propre topique jusqu'à ce qu'exhalent de leurs souvenirs des parfums de jadis. Des parfums de Thériaque et de Codex : Cannelle de Ceylan, Gomme arabique, Bitume de Judée, Opium de Smyrne, Iris de Florence. Oui je trouve qu'ici au Jardin des Plantes, cette coutume de l'emploi du liniment garde tout son sens. Mais vous n'avez pas eu à faire l'éloge d'un prédécesseur puisque notre confrère Bernard Serrou (dont la vie quotidienne, médicale, associative et musicale est si bien remplie) a fait valoir ses droits à l'honorariat d'où la vacance de son fauteuil.

En choisissant de nous parler de l'Espagne à Montpellier, et pour revenir à ce Jardin des plantes, vous avez délicatement ouvert la porte aux effluves de fleurs d'orangers, de cédrats, aux boutons de jasmin, aux vertus enivrantes du datura que l'on trouve dans les jardins de l'Alcazar qui vous sont chers.

Je vous rassure mon rôle ici n'est pas de vous pommader mais de vous présenter à notre assemblée. Mais vous présenter c'est nécessairement faire connaître votre jardin et, l'usage restant l'usage, j'irai de la racine jusqu'à la fleur.

C'est une double chance de vous avoir ici ce soir, chance au sens de fierté pour notre Académie, mais aussi chance au sens du hasard, car votre père prenant la décision de fuir l'Espagne en 39 aurait bien pu choisir comme destination le Mexique ou le Venezuela comme beaucoup de ses compatriotes catalans lorsque tombe Barcelone pendant la guerre civile au mois de janvier de cette année 39. Et sans cela, vous feriez peut-être ce soir votre entrée à "l'Academia de la Lengua" à Oaxaca où à Maracaibo. Mais le destin on le constate à cet instant en a décidé autrement.

Vous n'êtes pas l'enfant d'immigrés mais d'exilés puisque votre père pensait retourner en Catalogne. La vie détourne souvent les projets les plus sincères.

Votre mère est partie de Figueras à pied en janvier 39 enceinte de votre sœur aînée pour gagner le Perthus. Il fallait une nécessité impérieuse pour trouver du courage à cette rude expédition. Les photos de Manuel Moros et de Capa en témoignent.

Aujourd'hui la génération des migrants a disparu (35% des 350 à 500 000 migrants selon les chiffres se sont établis en Languedoc-Roussillon). Celles de leurs enfants et petits-enfants se sont si bien confondues avec les gens du terroir que les Lopez et Garcia ont dépassé en nombre les Dupont et Martin. Tout s'est passé si naturellement que ni les uns ni les autres ne s'en sont rendus compte. Ce qui n'empêche personne de garder secrètement ses racines pour bouturage comme autrefois on gardait ses images pieuses dans son missel aux fins d'exaucement.

Le temps que votre famille se remette et vous naissez à Montpellier le 24 septembre 1946, deux ans après votre frère Jean-Louis, et là petite parenthèse de fortune académique : vous êtes né au 11 de la rue Proudhon dans l'appartement même où notre consœur Gemma Durand, propriétaire, exerce son métier. La mobilisation ayant laissé de nombreux postes vacants, votre père trouve facilement un emploi dans la comptabilité, son métier.

A la maison votre père parle français à ses enfants, castillan à son épouse et catalan à ses amis. Cette connaissance du français il ne la doit pas à ses parents mais à ce formidable élan du Barcelone des années 20 où il est populairement de bon ton de se cultiver tous azimuts et d'apprendre une langue étrangère. C'est donc tout naturellement qu'après avoir pris ses marques dans ce Montpellier d'adoption, il vous emmène régulièrement le dimanche au Musée Fabre dont il connaît l'emplacement de chaque tableau, vous communique ses passions littéraires pour Hugo et Dumas, Cervantès et Machado et selon l'ordre alphabétique cher à Alexandre Vialatte, il place Verdi devant Wagner.

D'où l'on comprend que ces rails ainsi posés, vous n'aurez pas de difficulté à édifier votre propre catalogue émotionnel puisque c'est un des grands buts de l'existence de chacun, cette part de nous-même que personne ne peut nous prendre et que l'on peut transmettre. Si du moi au soi s'expose la matérialité, du soi au moi se forge l'intériorité. Autrement dit le moi possède et le soi donne. Encore faut-il avoir de la ressource. Vous n'en avez pas manqué : entre la qualité de vos enseignants au Lycée Joffre (et vous avez cité tout à l'heure les membres de notre académie qui ont suscité en vous l'appétit de la connaissance), s'ajoute notre regrettée Mlle Mourgue-Moulines qui dirigeait la Bibliothèque Municipale collée au Musée Fabre là où siège aujourd'hui le restaurant l'Insensé et vous prêtait deux fois deux ouvrages par semaine que vous lisiez avec jubilation, crayon à la main s'il s'agissait d'histoire. C'est rappeler ici l'importance de l'enseignement au sortir de la guerre. Si l'on n'hésite pas à repérer quelques-uns pour constituer l'élite future, la mission première de l'école reste non pas le réductionnisme égalitaire mais bien la promotion pour tous. Ce même lycée Joffre vous offre aussi la chance de côtoyer dès votre plus jeune âge la bourgeoisie montpelliéraine dans laquelle vous vous immiscez simplement. On ne le répètera jamais assez : l'école de la République était aussi une formidable usine à fraternité.

Dans ce contexte, afficher que vous êtes un bon élève est redondant. Naturellement, vous êtes en tête de classe, vous vous frottez au Concours Général d'Histoire. Je ne sais pas quel fut votre classement à ce moment, mais aujourd'hui je sais que vous maîtrisez l'histoire en général, et espagnole en particulier. Vous le savez, l'histoire et ceux qui la portent sont très présents dans notre Assemblée et les académiciens sont très attachés à ce soutien civique, marque d'une profonde reconnaissance à ceux dont nous venons, aux peuples, à ceux qui les ont conduits pour le meilleur et hélas plus souvent pour le pire. Bien connaître l'Histoire est une des formes les plus raffinées de la modestie.

Poursuivons. En 1963 à 17 ans vous entrez en première année de médecine à la faculté de Montpellier. Vous en serez le major comme d'ailleurs pour les cinq années qui suivront. C'est dire que l'émancipation du yéyé, du cheveu gras, du déboutonnage des années 60 puis les aphorismes naïfs de 68 ne vous affectent que modestement.

Notre maître Daniel Grasset dont vous fûtes l'externe peut attester de votre sérieux et tout au long de sa carrière, pour ses urographies – au temps où c'était l'examen radiologique clé de sa discipline – votre office a toujours eu sa préférence. Car c'est bien vers la radiologie que vous vous destinez en empochant votre diplôme de radiologue en 1972. Très vite vous allez comprendre que votre discipline ne peut s'épanouir dans l'isolement d'un radiologue et de sa machine ce qui était quasiment la règle à la fin des années 1960. D'autre part vous comprenez aussi dans le milieu des années 70 que la radiologie spécialisée doit trouver son essor dans les établissements de soins habilités à l'accueil des équipements lourds (scanners, IRM). Votre association avec notre confrère le Dr Max Ponceillé lui aussi radiologue ouvre à l'imagerie du boulevard Victor Hugo la porte des cliniques Saint-Roch et Lavalette. Ce temps de la fin des années 60 où les radiologues de ville venaient dans les cliniques le soir interpréter à la hâte les clichés réalisés par les manipulateurs dans la journée prend fin pour céder la place à une radiologie multi-spécialisée dont celle d'aujourd'hui dite interventionnelle, intrusive et opératoire est l'aboutissement logique. C'est ainsi que votre cabinet passe en trente ans de deux à 30 associés qui ont tous une spécificité outre la radiologie générale qui reste le cœur du métier particulièrement lors de la garde au service des urgences. Vous comprenez aussi que le partage d'honoraires est une condition essentielle au fonctionnement ubiquitaire de votre discipline.

Tout ceci paraît aujourd'hui anodin, puisque tous les cabinets de groupe ont adopté ce modèle, mais vous en avez été un promoteur quasi national puisque votre équipe a longtemps revêtu un caractère exemplaire, avant-gardiste pour votre discipline. Pour défendre le bien-fondé de votre vision vous vous êtes investi syndicalement au niveau régional et national. On en déduira vos titres. En médecine, Montpellier a souvent une raison d'avance et à votre manière vous y avez aussi contribué.

Vous vous êtes beaucoup impliqué dans le dispositif de dépistage mammographique du cancer du sein. Vous avez aussi participé activement à la mise en place des réseaux Onco-LR pour Languedoc-Roussillon avec le Dr J. Trouillas qu'anime aujourd'hui notre confrère J.F. Laffargue. C'était une gageure de faire travailler ensemble à Montpellier les médecins du CHU, du Centre anti-cancéreux et ceux de la ville. Il faut une sérieuse part d'utopie pour se croire plus fort que le lobby des "ego" quasi atavique à la médecine et à ses médecins.

Enfin malgré une retraite, je ne dis pas bien méritée car je pense que la retraite est plus proche de la punition que de la récompense, tout au plus peut-on y voir un soulagement d'avoir cédé des responsabilités qu'il faut savoir abandonner à des plus jeunes. Donc malgré votre retraite bien méritée, vous siégez au bureau de l'Ametra organisme de la médecine du travail ainsi qu'à celui du centre Maguelone qui s'occupe de réadaptation fonctionnelle.

On peut réussir sa vie seul et bon nombre d'artistes sont dans ce cas ; Nietzsche, Proust et tant d'autres, mais quand on a une famille à ses côtés, cela donne de la couleur. Et diapré de la tendresse de votre épouse Anne-Marie, de vos enfants Laurence et Julien (et aujourd'hui d'un petit-fils) vous faites votre vie, comme nous tous, de plaisir en douleur et de douleur en plaisir ainsi que l'énonce Lawrence Durrell. Mais ce relief que je viens d'évoquer vous le leur devez grandement. Enfin vous avez de nombreux amis en témoignent leur présence ici. C'est important. Rien ne vaut l'affection de l'entourage pour mener l'aventure laborieuse des jours ordinaires.

Tout cela Monsieur c'était pour la racine et ses branches. Venons en maintenant à toi mon cher Elysé, à toi et ton jardin. J'évoquerai parmi ta belle érudition trois choses.

**L'aficion** : avec Anne-Marie, tu as vu, vous avez vu un bon millier de corridas et sachant qu'il y a invariablement 6 toros par course et qu'il faut réserver 3 hectares par bête de combat, ta propriété putative s'élève donc à près de 20 000 hectares. Ce qui te confère une belle emprise sur la Manche et l'Andalousie ! Tu m'as avoué qu'avec le temps, sans renier le "duende", tu avais pris un peu de champ avec le "mundillo". Ce n'est pas le lieu ici d'en évoquer les raisons, mais peut-être vient-il un temps où l'éclat de la testostérone des autres se dissipe en vous.

**La littérature** : tu es un grand lecteur parce que ta parfaite connaissance de l'histoire te permet comme Plutarque ou Tite-Live de placer tous les personnages de la réalité ou de la fiction dans la perfection du temps où l'auteur les fait vivre. Pardon de brocarder Mallarmé : la chair n'est pas triste et tu n'as pas lu tous les livres mais ta bibliothèque est vaste et lorsque tu lis, ta table de lecture est aussi face à la mer, à Alexandrie.

**La musique** : c'est ton goût pour la musique et ta réputation de médecin sérieux qui t'ont conduit à la présidence du conseil d'administration de l'Orchestre et Opéra National de Montpellier de 2000 à 2006. C'est aussi ce qui vous lie Bernard Serrou et toi puisqu'il a occupé ce même poste quelques années plus tard. Tu y a laissé un excellent souvenir : tout le monde a apprécié ton humanité c'est à dire l'empathie qu'apprend l'exercice de la médecine.

Pour un médecin drapé dans son rationalisme tutélaire, côtoyer des artistes est sans doute une des plus belles fortunes que la vie lui offre. Les artistes sont des gens tout aussi sérieux et attentifs au moindre détail que tu as pu l'être dans ton métier, mais ce qui les guide comme dit Giacometti c'est que *l'art est une prière à la vie*. De pouvoir appréhender cette liturgie bouleverse une vie. Peindre dit Alvaro Mutis *c'est simplement dire la vérité*. Les artistes nous font sentir cette différence ténue entre la véracité des faits très présente dans notre métier et la simple chose qu'est la vérité.

On ne peut pas parler de la musique. En témoignent les 550 pages du philosophe Francis Wolf pour tenter d'expliquer *Pourquoi la musique*. La musique on l'écoute ou on la joue. Aussi j'ai demandé à Sophie Gratard, professeur au Conservatoire Régional de Montpellier et concertiste de talent, de venir jouer ce soir ces courts morceaux choisis chez des compositeurs catalans qui te correspondent. Mompou, barcelonais né avec le XX<sup>e</sup> siècle dont la musique que nous allons entendre conjugue raffinement et sobriété ce qui te définit bien, et Déodat de Séverac qui lui est antérieur et qui s'est attaché à puiser dans le folklore de la Cerdagne, autre manière de dire que tu ne renies pas tes origines.

Nous allons donc écouter Sophie qui a gracieusement et spontanément accepter de jouer pour nous ce soir mais aussi pour toi, et je remercie Frederic Arène qui dirige Clavier Concert - Pianorama d'avoir mis ce magnifique Steinway à sa disposition.

C'est la petite note personnelle que je me suis octroyée pour te faire connaître à notre assemblée. Une fois que nous aurons entendu ce petit récital, tu seras le bienvenu dans notre académie pour siéger au VI<sup>e</sup> fauteuil de la section médecine.

## Allocution de clôture du Président Michel VOISIN

*Amis médecins, vos têtes me fascinent. Elles ne ressemblent à aucune autre. J'ai longtemps cru que vous n'en aviez qu'une, comme tout le monde. Or, à bien y regarder, je crois que vous en portez deux au bout du cou... avec une bizarre bicéphalie sur tige bifide : quelques uns parmi vous, les jeunes surtout, montrent un gros crâne scientifique et un petit empirique, alors que les plus âgés ont tendance à inverser la proportion, car la sollicitude chez eux les a souvent rendus sceptiques au sujet des raisons pendant que s'épanouissait leur cœur... Ainsi s'exprime Michel Serres (1).*

Chers confrères, mesdames et messieurs, nous installons aujourd'hui sur le VI<sup>e</sup> fauteuil de la section Médecine de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier un homme bicéphale : médecin et humaniste.

Et le philosophe de poursuivre : *Exemplaires, vos deux têtes dont vous veillez tous les jours à la croissance parallèle, résumant, à mon sens, les conduites humaines, lorsqu'elles excellent dans l'intelligence : l'une reste dans la science, l'autre plonge dans le paysage. Une bouche dit diabète, l'autre dit le prénom de celle qui en souffre. En ce tête-à-tête permanent git le secret de la médecine. Or, en plusieurs millénaires, la balance entre ces deux têtes changea, par équilibre rare et déséquilibres fréquents...*

Vous, Monsieur, vous avez su maintenir cet équilibre. Etienne Cuénant a rappelé et la brillante carrière médicale et le fort engagement du mélomane au service de l'orchestre de Montpellier. La littérature aussi vous passionne, ce qui ne peut que vous faire souscrire aux propos du même Michel Serres : *Comment le médecin pourra-t-il soupçonner le désespoir d'un amant éconduit s'il n'a pas ouï les amours de Ronsard ; la conduite pathétique d'une veuve douloureuse... s'il n'a pas vu Andromaque au théâtre... le risque furtivement pris par une épouse laissée à sa solitude et malade du manque d'amour s'il ignore Madame Bovary... et veille le paranoïaque dans le labyrinthe sonore et serré du Terrier de Kafka.*

L'humanisme médical qui est le vôtre est nourri par cette culture. Humanisme qui fut le thème d'un rapport dirigé par notre confrère François-Bernard Michel à l'Académie Nationale de Médecine l'année où il en fut le président (2). Il y a dénoncé la mort de la clinique qui ferait perdre de vue l'essentiel de l'acte médical. Car, écrit-il, *"clinique" inclut tout l'acte médical, depuis l'accueil, jusqu'à l'ordonnance et son commentaire. Le mot rappelle donc que le médecin ne soigne pas seulement avec ses ordonnances ou ses actes, mais par toute sa personne, qui accueille, respecte, apaise, rassure l'autre souffrant comme individu différent, mais égal dans l'humain...*

Mettre en pratique cet humanisme médical n'est pas toujours chose aisée dans la spécialité d'imagerie médicale qui est la vôtre. Ce terme s'est substitué à celui de radiologie avec l'arrivée des nouvelles techniques. L'imagerie tient une place croissante dans la médecine d'aujourd'hui. Rémi Potier (3) n'hésite pas à parler d'*impératif scopique* pour qualifier le diagnostic par l'image : *désormais, c'est le dedans de l'organe qui doit être soumis à l'impératif de visibilité, au point de s'imposer comme "photographie" du symptôme.* En conséquence, il n'est pas rare qu'un patient qui se

présente dans un service d'urgences avec de simples maux de tête se voit proposé sans interrogatoire, sans examen clinique et sans la moindre explication, un scanner ou une IRM, le plus souvent inutile. Et cela peut aller plus loin : en combinant l'imagerie moderne et la chirurgie assistée par robot, il est possible au chirurgien d'opérer non plus un patient, mais une image sur un écran. Ainsi, en 2001, Jacques Marescaux intervint-il de New-York sur une patiente qui, elle, était à Strasbourg (4).

Telle n'est pas votre philosophie, telle n'a pas été votre pratique. Notre confrère le professeur François Blanc m'a dit combien vous aviez le sens de l'écoute. Vous êtes un homme de communication. Vous avez eu le souci d'expliquer aux patients, de reprendre avec les étudiants, de partager ensuite dans le cadre du staff hebdomadaire du service. Et c'est bien nécessaire. L'éthicien Bruno Saintôt (5) insiste sur *la nécessité d'interpréter les images en les parlant... car l'image est elle-même une interprétation et non pas une sorte de décalque de ce qui est.*

Médecin, humaniste, vous êtes aussi un homme de fidélité. Depuis votre élection académique au début de l'année dernière, il est peu de séances auxquelles vous n'ayez participé. Vous avez innové en faisant retentir, dans notre vénérable salon rouge, la voie puissante et agile du ténor Adolphe Nourrit. D'autre part, votre contribution est essentielle dans l'organisation de notre prochain colloque académique d'Automne qui emprunte son titre à Paul Valéry : *Maître cerveau sur son homme perché* car, pour le poète, point de bicéphalie. Vos avis sont toujours pertinents, vos interventions marquées par la plus grande courtoisie. C'est donc pour l'Académie une grande richesse que de vous compter désormais dans ses rangs.

Mesdames, Messieurs, je vous invite à vous lever.

Monsieur, après avoir entendu votre belle conférence inaugurale, *Promenade espagnole dans Montpellier*, après la brillante réponse qui vous a été donnée par notre confrère Etienne Cuénant et assisté par notre secrétaire perpétuel Philippe Viallefont, je vous invite à prendre séance sur le VI<sup>e</sup> fauteuil de la section Médecine de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Monsieur, Cher Elysé, soyez le bienvenu dans notre compagnie.

## NOTES

- (1) Serres M. L'éducation médicale vue par un philosophe. *Pédagogie Médicale* 2006 ; 7 :135-141.
- (2) Michel FB, Loisançe D, Couturier D, Charpentier B. Un humanisme médical pour notre temps. *Bull Acad Nat Méd* 2011;195 :1345-1368.
- (3) Potier R. L'imagerie médicale dans la relation de soin. Enjeux psychiques et éthiques. *Laennec* 2012;60:40-46.
- (4) Marescaux J, Leroy J, Rubino F, Smith M, Vix M, Simone M, Mutter D. Transcontinental robot-assisted remote telesurgery: feasibility and potential applications. *Ann Surg* 2002, 235, 487-492.
- (5) Saintôt B. Quelques critères d'utilisation de l'imagerie médicale. *Laennec* 2012 ; 60 : 47-52.